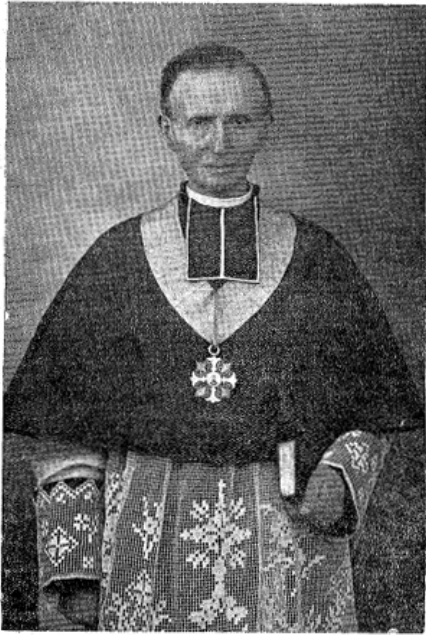
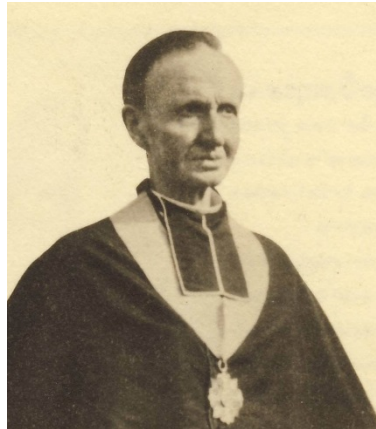


Monsieur le Chanoine LE PAPE

Curé de Notre-Dame du Mont-Carmel
de 1925 à 1938

Le Pape Jean : Né le 16-10-1865 à Lopérec ; 1889, prêtre ; 1890, vicaire à Spézet ; 1894, vicaire à Saint-Louis de Brest ; 1910, recteur du Folgoët ; 1925, curé de Notre-Dame des Carmes, Brest ; 1927, chanoine honoraire ; 1938, retiré ; décédé le 26-09-1938.

Etude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1938 p. 627-629, 678-680.



M. Le Chanoine Le Pape, ancien curé de N.-D. du Mont-Carmel, a été rappelé à Dieu le lundi 26 septembre, à 22 heures.

Ses obsèques ont été célébrées à l'église des Carmes le mercredi suivant, sous la présidence de S. Exc. Mgr Cogneau, évêque auxiliaire qui donna l'absoute. La levée de corps avait été faite par M. le Vicaire général Joncour, et la messe chantée par M. le chanoine Moënner, curé-archiprêtre. Le deuil était conduit par M. le Curé et MM. les Vicaires de la paroisse. Une deuxième cérémonie religieuse précéda l'inhumation à Loperec, dans l'après-midi. A Brest, une centaine de prêtres, des fidèles en grand nombre, un groupe de gymnastes, les enfants des écoles et des patronages ont escorté le cercueil de l'église à la porte Foy. On sait de quelle estime universelle jouissait le vénérable défunt.

Peu de prêtres, écrivait S. Exc. Mgr Duparc dans une lettre de condoléances lue en chaire avant le Libera, ont fourni un ministère aussi actif avec une santé aussi précaire.

Jeune prêtre, M. Le Pape est nommé vicaire à Spézet. Il n'y demeure que deux ans, juste assez pour se faire connaître et regretter. A Saint-Louis de Brest, il devait rester dix-huit ans, sous la haute direction de Mgr Roull et dans la compagnie d'une élite de collègues. Il racontait volontiers qu'il avait beaucoup appris à cette école. Chose curieuse : il eut, lui qui par tempérament naturel semblait tout désigné pour les œuvres de piété paisible, à s'occuper plus particulièrement d'hommes et d'œuvres sociales ; et, chose plus remarquable encore, il y réussissait. Les ouvriers, notamment, ont été objet de son affectueuse sollicitude. La société coopérative «L'Alliance des Travailleurs», aujourd'hui très prospère, a été fondée sous son inspiration. L'Union Catholique des hommes lui doit aussi, en partie du moins, sa création, bien avant son organisation officielle. En août 1910, Mgr l'Evêque lui confiait la

paroisse et le sanctuaire de N.-D. du Folgoat. Son ministère aurait à s'exercer dans un milieu tout différent de celui qu'il avait connu à Brest. Il s'y adapta. C'est de son temps qu'eut lieu le Congrès Marial de 1923, à l'occasion du 25^e anniversaire du Couronnement. Les fêtes, si elles n'égalent pas en splendeur celles de 1938, n'en furent pas moins magnifiques. Le mouvement des pèlerinages progressait d'année en année ; et les Œuvres, qui se développaient, prenaient facilement le chemin du Folgoat. Au presbytère, on était assuré toujours d'une cordiale et large hospitalité. Survint la guerre, le bon Recteur demeura seul pour assumer des fatigues qui mirent plusieurs fois sa vie en danger. Le Folgoat doit à M. Le Pape la chapelle ouverte qui sert encore aux offices de plein air, et la chorale qui n'a pas cessé de frapper l'attention des pèlerins de passage.

En novembre 1925, M. le chanoine Martin, curé des Carmes, était promu chanoine titulaire. Pour lui succéder, Mgr l'Evêque fait appel au recteur du Folgoat. M. Le Pape revint avec joie à Brest, et s'attacha de tout cœur à la besogne.

L'église avait besoin de réparation ; il la restaura. Tout près de la chapelle du Port de Commerce, un bâtiment est en vente : il l'acquiert pour y établir une école des filles. Depuis la guerre, les filles sont privées de leur patronage : il leur en procure un autre, plus attrayant. La sacristie est exiguë : il fait construire et meuble une nouvelle sacristie, de proportions plus vastes, et par-dessus un presbytère des plus confortables. Ses ressources personnelles y passèrent jusqu'au dernier sou.

Sa bonté, son dévouement lui avaient gagné l'estime de ses paroissiens, et l'attachement de ses collaborateurs. Aussi quand, à bout de forces et conscient des responsabilités de sa charge, il demande à Mgr l'Evêque d'être relevé, son successeur et ses vicaires, interprètes du désir des paroissiens, le supplièrent de ne pas les quitter ; il resta pour les édifier jusqu'au bout, il pria toute la journée et jamais ne se plaignait. « J'atteindrai peut-être le mois d'octobre, mais je n'irai sûrement pas plus loin : je compte sur vous pour me donner les derniers sacrements en temps opportun », avait-il dit à son confesseur, voici déjà deux mois. Le moment venu, il accepta la proposition et dès cet instant il ne songea plus qu'à l'autre monde.

In fide et lenitate : dans la foi et la douceur. Ce mot de Mgr Duparc caractérise à la perfection la physionomie morale du chanoine Le Pape. La foi anima toute sa vie, comme elle inspira toutes ses démarches et ses conseils. On aimait à le consulter, parce qu'on était sûr de trouver en lui l'avis d'un homme de Dieu. Régulier à la prière, assidu au confessionnal, il s'occupe des âmes, rien que des âmes.

Doux, il le fut dans toutes ses relations avec les personnes. Cette douceur n'excluait pas la fermeté, quand les principes étaient en cause. Maintes fois il sut le montrer dans le gouvernement de sa paroisse, et jamais il ne laissa passer un vote ou une mesure inique sans lui opposer une courageuse protestation. « Notre Curé, disait de lui une paroissienne, n'a pas l'air d'y toucher, mais il arrive quand même à ses fins.

Le juste Juge ne permettra pas qu'un ministère aussi vaillamment conduit demeure sans récompense. Marie, sa mère, se doit d'intervenir en faveur de Celui qui milita sous sa bannière au Folgoat et au Mont-Carmel. De saints et savants docteurs l'enseignent et nous le croyons : Le serviteur de Marie ne périra pas.

M. le Chanoine Le Pape, ancien Curé des Carmes (supplément à l'article paru il y a quinze jours). — De cette âme sacerdotale dont l'activité fut si riche et si bienfaisante, on aimerait pour la comprendre et pour en savourer, si j'ose dire, le tonique parfum de beauté morale, connaître les tendances essentielles. Au témoignage de ceux qui ont beaucoup vécu dans son commerce, deux dispositions, subordonnées l'une à l'autre, caractérisaient par-dessus tout la physionomie de

M. Le Pape : une bonté profonde et toute simple, constante et inaltérable, et un esprit surnaturel qui le pénétrait jusqu'à la moelle.

A l'égard de tous, il fut, délibérément, d'une bonté exquise. Quand on l'abordait, comme son visage s'éclairait d'un affable sourire ! Comme la poignée de main, laquelle, on le sait, est révélatrice du caractère, se faisait pressante et affectueuse ! Cette bonté était capable de toutes les générosités, de toutes les délicatesses et de toutes les patiences. Sa libéralité ignorait les calculs intéressés : il aimait à donner plus qu'à recevoir et même sans recevoir. Il se plaisait à s'oublier lui-même pour penser aux autres et leur faire plaisir ; il savait oublier sa propre peine pour se représenter la peine des autres, la plaindre et, si possible, la soulager. Recevait-il un visiteur, un pénitent à une heure importune, ou l'entretien prenait-il une durée excessive ? Jamais un mot, un réflexe de la figure ou des membres qui vint trahir l'ennui ou l'impatience. Dans les discussions, il savait, d'un esprit judicieux et informé, défendre sa manière de voir, mais jamais sur un ton passionné, toujours avec mesure et courtoisie.

Un mois environ avant sa mort, dans sa chambre du presbytère, le bon Curé fit une chute malheureuse et ne pouvait se relever. Deux confrères accoururent pour lui venir en aide : « Mes bons amis, c'est votre calvaire qui commence. » Epanchement admirable, qui marque que le vénérable chanoine, faisant abstraction de lui-même et de sa souffrance, ne songeait qu'à l'inconfort, encore fortement exagérée par son sens charitable, que les autres pouvaient éprouver à son service. La sympathie est conditionnée par l'imagination. M. Le Pape a pu aimer les autres pour eux-mêmes, vraiment et constamment, parce que, de tout l'élan de sa pensée et de son cœur, il se mettait à leur place. Il aurait pu redire le mot connu d'une femme célèbre à sa fille : « Quand vous toussiez, j'ai mal à votre poitrine. » Son ardente et inépuisable charité nous livre le secret et de son admirable dévouement aux œuvres sociales et de sa parfaite égalité d'humeur.

Remarquablement bon, M. Le Pape ne l'a pas été jusqu'à la faiblesse. Sa douceur ne transigeait pas avec le sens du devoir. Elle faisait place à la fermeté, comme chez François de Sales, quand l'exigeaient les circonstances. L'humeur des chanteuses répugnait à la nouvelle exécution du plain-chant : il se fit obéir. Il sut interdire de même la fréquentation des danses comme il sut imposer le silence pendant les offices. Entendait-il parler d'un vote tristement inconséquent émis par un personnage public ? Une protestation écrite, polie mais ferme, venait rappeler à celui qui avait fléchi l'autorité de la vérité morale méconnue.

Et, quand même, la bonté profonde et toute cordiale de M. Le Pape reste une disposition qui, psychologiquement, n'apparaît pas complètement explicable. Le sourire et la bonne humeur sont l'expression de la bonne santé et d'un vigoureux tempérament. Or, la constitution de M. Le Pape était pitoyable. Grand et très maigre de corps, le visage cramoisi et creusé, les muscles flasques, la nutrition et la circulation déficientes, sa santé était précaire et sa vitalité réduite. Le sang, affluant de la périphérie au cerveau, condamnait les membres à la frigidité. Ses accès de bronchite lui donnaient par surcroît de la fièvre et de l'insomnie. Comment expliquer qu'avec une si pauvre constitution il n'ait pas eu le caractère maussade et inégal ?

Le bon Curé vivait dans une atmosphère surnaturelle. Persuadé que le prêtre, pour être bon, doit être excellent, il avait assujéti son existence à des habitudes de piété exemplaire. Il disait la messe avec une attention très recueillie et un sens liturgique très éclairé et exigeant. Après déjeuner, avec

la régularité d'un grand séminariste, il récitait les Petites-Heures, dehors, si le temps le permettait, pour se donner de l'exercice. Puis, invariablement, il faisait sa lecture d'Ecriture Sainte la plume à la main. L'après-midi, on le retrouvait à son confessionnal, ou, près de l'autel, plongé dans la méditation. Et, pour se retrouver au pied du tabernacle, il n'hésitait pas à faire fi de ses malaises et même de son état fiévreux.

Comme il voulait être de la lignée des saints, qui se sont si vigoureusement méprisés eux-mêmes et leur « guenille », il estimait que la santé et les joies de l'âme importent singulièrement plus que le bien-être corporel. La suavité du sentiment de la présence divine lui faisait oublier sa peine et l'affermissait dans ses pieuses imprudences. D'ailleurs, il n'aurait pas cru être un prêtre selon le cœur de Dieu, s'il n'avait pas souffert et aimé la souffrance. Voilà pourquoi, jamais, ni les spasmes douloureux de la toux, ni les insomnies répétées, ni les deux énormes escarres dont la maladie l'avait affligé, ne lui arrachèrent une plainte. Par le commerce quotidien et prolongé avec Dieu, il entretenait dans son âme les horizons et les énergies spirituels ; il apprenait à refouler les idées et les sentiments dépressifs, à se maintenir au cran de la sérénité et de la bienveillance,

à « se faire tout à tous en Jésus-Christ ». Ainsi, en vertu de l'étroite solidarité de l'esprit et du corps, le prêtre fervent, dont l'état physiologique apparaissait si misérable, retirait de ses pieux colloques un grand bienfait : ils relevaient en lui le ton vital, renouelaient sa joie de vivre et de se dépenser.

Un mois environ avant sa mort, un ami, venant le visiter, remarqua sur le plancher de la chambre un livre tombé par mégarde. Il le ramassa. Le livre était un livre de méditations sacerdotales. L'ouvrant par curiosité à la page fixée par la marquante, il lut : « Les derniers jours du prêtre. » Etranger aux choses de la terre, le bon Curé n'envisageait plus que son éternité. La mort ne l'a pas surpris : il avait trop bien vécu pour qu'elle pût le surprendre. Loin de la redouter, il a dû l'entrevoir avec joie, avec la joie du juste qui a, toujours et généreusement, aimé et servi Jésus-Christ, aimé et honoré sa mère et qui a hâte de les voir face à face.

M. Le Pape n'a été ni un érudit, ni un orateur. Ce sont des aptitudes qui ont leur prix ; elles ne sont pas nécessaires pour être un excellent prêtre. En égard à sa bonté et à sa piété de chaque jour, à sa pratique du renoncement, à ses travaux apostoliques, et à sa haute idée des exigences de l'idéal sacerdotal, le chanoine Le Pape a été un prêtre excellent. Et son souvenir demeurera cher à tous ceux qui l'ont connu et apprécié.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 28/10/1938 p.678-680.